

## 1. Sur la route

22 h 07

« Tu n'as pas autre chose comme musique dans ta radio ? », s'exclama Steve, à moitié vauté sur le côté gauche de la banquette arrière. « Tu nous mets toujours un vieux rap usé jusqu'à la corde. »

« Tu n'avais qu'à ramener un C.D. au lieu de geindre », commenta Gaëtan, en tapotant frénétiquement des doigts au rythme de l'assourdissante musique.

Mais c'était plus un signe d'impatience et de nervosité qu'autre chose. Ils avaient roulé du début de l'après-midi jusqu'au crépuscule, le soleil rougissant au fur et à mesure que le temps déclinait. Le décor vide, légèrement onduleux, les entraînait dans les incessantes profondeurs des champs qui, au déclin du jour, semblaient pourrir devant leurs yeux endormis. L'heure à laquelle ils devaient arriver n'avait aucune importance mais il fallait qu'ils arrivent avant que la nuit, comme des milliers de papillons de cendre, ne les dévore. De temps à autre, ils traversaient une petite forêt avec de grands arbres qui semblaient soutenir le ciel voilé d'un bleu foncé, laissant apparaître quelques étoiles.

Le soleil commençait à se dissoudre dangereusement à l'horizon, laissant place à la presque totalité d'une lune qui semblait leur adresser un long sourire blanchâtre et affreusement dessiné.

La voiture appartenait depuis longtemps à Gaëtan – enfin, depuis qu'il avait eu son permis il y a deux ans – et même si elle était devenue une vieille carcasse après la longue utilisation de ses parents, elle les avait tout de

même portés assez loin. Son moteur devenait de plus en plus bruyant et ses invités en étaient secoués, ressemblant presque à des pantins désarticulés.

La route n'arrangeait en rien le voyage. Elle était sèche et biscornue, dissimulant quelques fois d'énormes nids-de-poule poussiéreux. A son souvenir, Gaëtan n'avait croisé que trois ou quatre véhicules depuis une bonne heure ; pourtant, à sa montre, il n'était que dix heures douze.

« Gaëtan, je peux fumer par la fenêtre ? », demanda mollement Emilie.

Après avoir entendu un bref « hum » d'approbation, elle fouilla dans ses poches de jeans, en sortit son briquet mauve et son paquet de cigarettes, d'où elle en retira une et la plaça au bout de ses lèvres. Elle l'alluma et fit attention à bien souffler la fumée dehors pour ne pas se faire engueuler par Gaëtan, même s'ils étaient amoureux.

« Je croyais que tu devais arrêter ! », dit Gaëtan, avec un air taquin.

« J'ai dit que j'arrêteraï, mais là, je suis fatiguée et si je ne fume pas, je vais m'endormir », répliqua Emilie qui dormait à moitié, la joue sur le carreau à demi ouvert.

« Tu parles d'une excuse pourrie, coupa Jérémy en riant derrière elle. Je ne fumerai plus jamais... sauf si je suis fatiguée, malheureuse, seule. Si tu dis que tu ne fumeras plus, eh bien tu ne fumeras plus, c'est tout ! Toi, tu reviens sur tes actes comme si c'était ton ombre qui... »

« Oh, mais ferme un peu ta gueule ! », trancha-t-elle car elle ne souhaitait pas rentrer dans ce jeu.

« Ca y est ! Ma tigresse s'est réveillée ! », répliqua Gaëtan en fronçant les sourcils et en grognant.

Emilie détestait cette situation désavantageuse où son propre mec se liguaït, même pour rire, contre elle. Pour rattraper le coup, elle fit la moue.

Ce regard-là, Gaëtan n'y résistait guère.

« Allez, on rigole, ma chérie », dit-il en lui caressant la cuisse gauche de la main. Elle lui sourit comme une petite

filles que l'on a cajolées mais ses grands yeux bleus exprimaient la domination.

Il faut surtout souligner qu'Emilie était une superbe fille et qu'elle faisait son possible pour que le monde entier le sache. Elle mettait souvent des vêtements moulants, dévoilant les formes et dimensions de rêve de son corps avantageux. En été, il lui arrivait de mettre des strings à lanières et de partir en cours sans soutien-gorge. Tous les lycéens voulaient sortir avec elle, mais elle était restée avec Gaëtan. Vicieuse peut-être, mais néanmoins fidèle.

Quant à Gaëtan, c'était un beau jeune homme qui n'avait rien à envier aux autres grâce à ses compétences sportives et son humour hors normes.

Une blonde aux yeux bleus avec un châtain aux yeux verts : plutôt cocasse !

Mais avant de vivre en harmonie tout au long de leurs vies, il leur fallait arriver à destination.



## 2. Alice Mérarte

22 h 16

Alice Mérarte avait maintenant la maison pour elle toute seule, ses parents étant partis en Norvège du vingt août au dix-sept octobre. D'ordinaire, elle habitait à Paris avec une copine, ses études l'obligeant à s'installer dans un appartement. Mais pour les grandes vacances, après un mois de juillet passé à travailler dans une boutique de fringues, elle s'offrait le luxe de rigoler d'août à octobre avec ses amis d'enfance. Cela faisait deux ans qu'elle ne les avait pas revus et elle en frémissait d'impatience.

En regardant la télévision – ne faisant que zapper –, elle pensa surtout à l'amour qu'elle avait rejeté. En effet, Steve lui avait demandé de sortir avec lui et elle, sans savoir pourquoi, lui avait dit non. Pourtant, elle était éperdument amoureuse de lui, de sa belle allure, de toutes ses qualités, et elle se mit en tête de comprendre cet amour avorté.

Assise dans le divan moelleux, elle contemplait de sombres nuages qui dansaient devant la double porte-fenêtre. Elle mangea des friandises pour calmer son anxiété car, même si elle n'était pas une fille à avoir peur du noir, elle méprisait l'ennui comme la peste. Son petit salon était la simplicité même : un meuble de style antique en chêne, garni de bibelots en tout genre comme des statues chinoises et autres objets orientaux ; dans les tiroirs, il y avait des tas de paperasses administratives, des magazines de séjours touristiques, un paquet de feuilles blanches, des stylos, des feutres et d'autres accessoires. Un petit bordel en somme.

Le carrelage était linéaire : un marron clair maquillé de traînées plus sombres, verticales ou horizontales suivant les carreaux. Les murs granuleux de la pièce étaient d'une blancheur fantomatique. Y étaient accrochés quelques tableaux floraux et des paysages maritimes et provençaux.

Un bruit sourd.

Tous ses sens, endormis il y a deux secondes, étaient maintenant en éveil. Elle se retourna doucement sans émettre le moindre bruit et scruta la pièce. Rien ne bougeait, pas même les rideaux sous le souffle invisible.

De très légers rideaux de couleur de feu qui ne filtraient pas la lumière du jour. En cette soirée, elle les avait tirés comme pour dévoiler un esprit malin qui aurait voulu se cacher derrière. Elle reposa ses pieds nus sur la petite table basse où traînaient un verre de Coca-Cola vide, la télécommande et des magazines peu intéressants.

Elle observa d'un œil l'écran de télévision. Regarder des imbécillités n'était pas son passe-temps favori. Elle se leva, mit ses chaussons et partit vers la cuisine.

Ce soir, elle avait revêtu une longue chemise de nuit bleu ciel qui tombait jusqu'à ses pieds. Elle aurait pu ressembler à un spectre avec ses longs cheveux blonds qui chutaient sur ses épaules, mais le tissu étrangement blanc épousait ses belles lignes, comme le chocolat fondant sur une poire déshabillée de sa peau.

Son paquet de friandises vide à la main, elle regarda une dernière fois par la porte-fenêtre si une voiture arrivait. Peine perdue. Elle tendit sa main libre vers la poignée de la porte.

Mais celle-ci s'ouvrit rapidement sur elle.

Elle n'eut pas la force de crier mais parvint à reculer de quelques pas en titubant. Ses yeux n'observaient que l'abîme de l'entrée de la cuisine.

Elle savait que les portes ne s'ouvriraient pas toutes seules – du moins, pas chez elle – ; quelqu'un ou quelque chose de vivant l'avait poussée. La profonde noirceur dis-

simulait dans l'encadrement de la porte des ombres néfastes. Un serpent géant. Un zombie pourrissant. Quoi que ce fût, elle savait que la chose la regardait en ce moment.

Elle voulut s'enfuir mais elle voulait également savoir ce qui allait arriver ; elle voulait comprendre. Une touffe de poils lui caressa un pied.

Elle poussa un hurlement strident qui se répandit dans toute la maison.

Des aboiements lui firent ouvrir les yeux et elle fut tout de suite soulagée.

Son chien la regardait avec les mêmes yeux. Elle remarqua immédiatement qu'elle était, à cause de la panique, en position accroupie et, en comprenant le ridicule de la situation, elle éclata de rire en caressant le haut de la tête du chien encore abasourdi.

Camembert était un de ces énormes chiens d'un noir total, qui ressemblent à un ours mais avec la gentillesse d'un labrador. Il aboyait peu et seulement quand il était inquiet pour sa maîtresse ; sa sympathie pour Alice allait jusqu'à la transporter sur son dos velu quand elle était plus jeune. Avec Alice, il avait passé sa jeunesse à se baigner dans le lac artificiel en face de la maison et à faire des balades à travers la forêt qui les entourait presque totalement. Pour Alice, Camembert était plus un ami qu'un simple compagnon domestique.

Elle se revit partir vers la forêt impénétrable en apparence. Mais avec son chien, elle pouvait gambader entre les longs et minces arbres qui semblaient vouloir repousser les curieux et les tenir éloignés d'un terrible secret.

On ne pouvait tout de même pas dire que cette forêt était immense comme certaines mais, quand on est petit, tout paraît gigantesque.

Maintenant, la traversée se faisait en une heure et les champs apparaissaient brusquement à la sortie des derniers arbres touffus. Néanmoins, on pouvait aussi si perdre ; les routes partiellement goudronnées n'accueillaient que de

rare véhicules qui semblaient fuir le décor sans vouloir prendre en stop une jeune fille qui se trouvait à cinq kilomètres de chez elle.

Cela ne lui était arrivé qu'une seule fois. Elle se perdit en voulant couper à travers un champ et ne retrouva le dos de l'imposante et familière bâtisse que quatre heures plus tard. C'était une de ces soirées où elle partait faire un tour (elle en avait l'habitude sans que ses parents le sachent). Pour éviter de se perdre, elle faisait le tour du lac, mais cette nuit-là, elle voulut voir les merveilles du panorama depuis la façade arrière.

Une fois perdue, elle pleura tout son soûl sur une route inconnue la nuit mais familière le jour. Une seule chose trottait dans sa tête : elle était persuadée qu'elle ne reverrait plus son monde et qu'elle allait mourir de faim ou de froid. On la retrouverait bien plus tard, inerte dans les touffes d'herbes folles d'un bas-côté de la route, la peau violacée, les yeux secs comme s'ils étaient peints, sa chemise de nuit blanche jaunie. Le conducteur aurait repéré un bruit après un choc léger sous sa roue avant droite. Il serait sorti pour voir s'il n'y avait pas d'éraflures sur sa carrosserie. Il ne verrait que des éclaboussures de sang sur la roue et sur le phare droit. Le pneu laisserait sur le goudron frais de la nuit une nette traînée d'un rouge vif mélangé à une substance grisâtre et à des cheveux blonds entortillés. Le conducteur porterait les mains à sa bouche et hurlerait en voyant la mare de sang et la moitié de visage intact qui commencerait à se vider d'un reste de...

Ding dong !

Une sonnerie la rappela dans son monde.

Son monde où elle avait, auparavant, retrouvé le chemin douillet de son lit sans croiser une voiture.

### 3. Le salon

22 h 26

Cela faisait deux ans qu'elle n'avait pas revu tous ses amis d'enfance. Même si elle ne se souvenait plus trop comment ils étaient, la voix bienfaisante qui l'avait appelée il y a trois mois au téléphone avait fait ressurgir des souvenirs brumeux, tels un diabolotin sortant d'une boîte décorée d'étoiles fluorescentes sur un fond noir.

Elle pouvait encore se rappeler les paroles de la conversation téléphonique qui se voulait rassurante et enchantée. « Bonjour, excusez-moi de vous déranger mais est-ce qu'Alice est là, s'il vous plaît ? »

« C'est elle-même à l'appareil. Que puis-je pour vous ? »

« Tu ne te souviens pas de moi, Alice ? C'est moi, Jérémy, ton copain d'enfance ! »

A ce moment-là, un éclair voila son regard. En une fraction de seconde, les milliers de morceaux de puzzle de sa jeunesse oubliée se remirent d'eux-mêmes en place ; elle se souvint quasiment de tout.

Après un long bavardage, elle accepta la proposition qu'il lui fit : passer le mois de septembre avec toute la bande. Aucun parent, la maison serait à eux.

Entièrement à eux.

Alice marcha avec en elle une nervosité bouillonnante. Elle allait de nouveau voir les gentilles frimousses d'une partie de ses copains d'enfance. Son trop-plein de gaieté la fit marcher d'un pas rapide dans le couloir, toujours plongé dans l'obscurité menant à la lourde porte d'entrée

boisée. Comme à l'accoutumée, Camembert la suivit de près sans aboyer. Elle arriva enfin à la porte, en saisit la poignée de métal et arrêta son action un moment.

Le sourire jusqu'aux oreilles, elle atteignit le point culminant de l'excitation : la même sensation épouvantablement magique du moment où on est à deux doigts de vous dire que vous venez de réussir votre examen.

D'un geste vif et assuré, elle tourna la poignée et ouvrit la porte en grand.

Son premier regard se porta sur la figure ensommeillée de sa très ancienne amie Natacha Parrupe qui souriait néanmoins d'un plaisir certain.

Juste derrière elle se trouvait Cindy Tagnolia qui semblait être plus bouche bée que joyeuse. Ce fut pourtant elle qui parla la première et, malgré la faible luminosité qu'envoyait la petite lampe fixée au plafond de l'entrée, Alice perçut son visage rayonnant de jeunesse.

« Salut, Alice ! Yahoo ! C'est vraiment toi ? », commenta Cindy en passant la main dans ses cheveux roux et ondulés.

« Euh... Oui, ça me fait super plaisir que vous soyez venus. Rentrez, il commence à faire un peu froid dehors la nuit » lui répondit Alice avec un sourire qui n'en finissait plus de grandir.

Elle fit la bise à Natacha puis à Cindy qui rentrèrent rapidement dans le lugubre couloir. Toutes deux se dirigèrent vers le salon, guidées par les lueurs de la télévision. Toutefois, Natacha se retourna brusquement et laissa Cindy seule dans l'exploration de la demeure.

Dans l'encadrement de la porte, Alice vit deux ombres avancer vers elle : une assez petite et l'autre encombrée de deux valises à chaque main.

« Allez, Alexandre ! Va dire bonjour à Alice », dit l'ombre la plus importante.